

tes genoux, chercher tes caresses. Toutes ces joies sont ravies ; il ne te reste plus qu'un souvenir, mais, las ! celui-là perce ton cœur.

Et, vous, frères et sœurs, la mort vous a aussi enlevé lui qui était l'objet de vos soins ; tu t'attristes, Gustave, de ne pouvoir plus promener Alfred dans ton petit carrosse ; tu l'appelles, mais . . . il n'est plus !

Chers parents, cet enfant que vous pleurez tous, je ne l'ai presque pas connu ; à peine ai-je passé près de lui quelques mois de vacances. Je n'ai pas versé de larmes . . . Mais, j'ai bien senti, quand je déposai son corps glacé dans le cercueil, quand je clouai sur lui le couvercle du cercueil, oui, j'ai bien senti que c'était un frère qui partait. Cette émotion douloureuse est passée ; je suis joyeux aujourd'hui. Réjouissez-vous comme moi ; l'enfant que vous pleurez, c'est pour nous, au ciel, un ange de plus ; un ange qui fatiguera Dieu de ses prières et nous aidera dans l'œuvre de notre salut.

JOS. MIGNAULT.

Février 1893.

*En avant dans l'avenir !* — Enfin c'est fait : j'ai subi mes derniers examens. Pour la quatorzième et dernière fois j'ai passé devant le bureau de nos examinateurs, ignorant la sévérité, mais capables d'une forte justice. Il est terrible de se trouver seul avec sa mémoire devant un public de confrères malins et sous la question toujours plus curieuse, plus pressante de nos professeurs et de nos juges ! Il y a sept ans passés que j'entre de nécessité dans cette palestre intellectuelle, et le retour habituel du péril a gardé encore toute son épouvante.

Je vais pourtant à ces épreuves du savoir assez immédiatement préparé ; pourquoi donc ai-je toujours peur ? Pourquoi à ce temps d'examen un effroi funeste pénètre-t-il universellement les classes ? Tous les condisciples, le faible et le fort, le diligent et . . . le moins diligent frissonnent. Ah ! c'est que plus parfaite est la préparation, plus grande est l'ambition. Chacun donc a son